

ÉDITORIAL

Viser le sommet

PIERRE MAYORAZ
CHEF DE LA RUBRIQUE ÉCONOMIQUE

Vingt-cinq ans, une génération et un sacré bail pour ce Prix Sommet

chaque année plus en phase avec la réalité économique valaisanne, sans renier le passé mais le regard toujours tourné vers l'avenir, le sommet. Ce sommet, les cinq entreprises sélectionnées pour le prix le côtoient tous les jours dans leurs activités, leur conception du travail, leur vision à long terme. A tel point que toutes auraient mérité de gagner selon le mot de l'ancien conseiller fédéral et président du conseil d'administration d'UBS invité prestigieux d'une brillante soirée. Il y a bien sûr le chèque de 10 000 francs. Mais il y a surtout une manifestation qui présente l'économie valaisanne sous son meilleur jour, celui de l'innovation, de la compétitivité et de la performance. Et c'est avec fierté que le «Walliser Bote» et «Le Nouvelliste» s'associent à UBS pour soutenir ce Prix Sommet promis à un avenir au-delà de ses 25 ans. Car, il ne suffit pas de travailler, même très bien, en restant dans l'ombre. Il faut montrer son savoir-faire, son sérieux et se sentir fier de ses succès pour conquérir de nouveaux marchés, viser le sommet. Les trois partenaires du prix s'engagent et s'engageront à l'avenir pour mettre en valeur l'économie valaisanne afin qu'elle atteigne ce but.

La couronne pour le

PRIX SOMMET

Daniel Fournier habille les plus prestigieux intérieurs de la planète.

PIERRE MAYORAZ

Soirée très fédérale pour le 25^e anniversaire du Prix Sommet. Anciens et actuels conseillers fédéraux avaient fait le déplacement en masse pour assister à la grand-messe de l'économie valaisanne dans une halle polyvalente de Conthey emplies d'entrepreneurs et de représentants de la politique. En effet, après le discours de Kaspar Villiger, président du conseil d'administration d'UBS, Moritz Leuenberger, Pascal Couchepin et Doris Leuthard, à l'invitation de Yann Lambiel, sont venus expliquer aux Valaisans leur vision du monde et de la politique suisse. Un intermède fort applaudi entre la présentation des entreprises en lice et la désignation du vainqueur.

Ce 25^e anniversaire a aussi permis de rendre hommage au travail d'Interface dont les films, à chaque édition, résument en quelques minutes passionnantes le parcours et les activités des entreprises candidates.

Daniel Fournier, vainqueur heureux et ému, a promis de compléter les 10 000 francs du prix, «pour que tous mes employés en profitent, car, sans eux, je ne serais rien».

Comme à l'accoutumée, la soirée a pris fin autour de gourmandises raffinées et de crus valaisans sélectionnés qui ont délié les langues pour une séance de réseautage de haute volée.



Daniel Fournier (au centre) a reçu le Prix Sommet des mains de Pierre-Alain Grichting (à droite), directeur régional UBS, en présence du président du conseil d'administration de la banque, l'ancien conseiller fédéral Kaspar Villiger. BITTEL

KASPAR VILLIGER, PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION D'UBS

«Nous n'avons plus le droit de commettre de faute»



BITTEL

Prestigieux conférencier pour les 25 ans du Prix Sommet, Kaspar Villiger, président du conseil d'administration d'UBS, a fait le déplacement du Valais pour parler de l'importance de la banque dans l'économie suisse et de son travail pour redresser la barre après la tempête.

Monsieur Villiger, comment avez-vous vécu votre premier Prix Sommet?

J'avais un peu fréquenté le Valais des bisses. J'ai découvert au Prix Sommet un Valais que je connaissais moins, celui de l'innovation, des idées, celles qui constituent la matière première principale de la Suisse. Les entreprises sélectionnées pour ce prix montrent la richesse du tissu économique valaisan. Toutes auraient mérité de gagner. Je vois que le Valais vit très bien sa multiculturalité. Dans ce sens, il peut servir de modèle à la Suisse. Une fois ou l'autre, nous sommes tous minoritaires, la Suisse en Europe, les Romands en Suisse, les Haut-Valaisans en dans votre canton.

Vous auriez pu jouir d'une retraite paisible. Pourquoi avoir accepté la présidence du conseil d'administration d'UBS?

Le risque m'a toujours fasciné. Quand je suis entré au Conseil fédéral, j'ai abandonné mon entreprise sans me ménager une porte pour un éventuel retour. Je savais pourtant qu'il y avait des risques. Certains n'y ont siégé qu'une législature. Je vois mon rôle à cette présidence comme un service à la communauté. Relever UBS est essentiel pour la Suisse. UBS a aussi été la banque de l'entreprise familiale pendant quatre-vingts ans. Cela laisse aussi des traces émotionnelles. Et puis, je n'ai plus rien à prouver, je le fais par plaisir. J'apprends tous les jours et travailler garde l'esprit en éveil. Cette présidence sera sans doute ma dernière activité professionnelle, pour le plus grand plaisir de mon épouse.

Vous évoquez une confiance à retrouver. Cela ne passe-t-il pas par une action contre ceux qui ont mis UBS à genoux?

Si l'on punit les erreurs d'appréciation d'un entrepreneur, on ne trouvera plus d'entrepreneur. Les anciens dirigeants, pour la plupart, ont cru bien faire. Une éventuelle action contre certains d'entre eux courrait sur dix ou quinze ans pendant lesquels la banque ne

pourrait pas retrouver sa sérénité et la confiance des Suisses. De plus, une telle action créerait des tensions au sein de l'entreprise, les personnes accusées pouvant tenter d'incriminer d'autres personnes pour se couvrir. En Suisse où la plainte collective, class action, n'existe pas, une telle procédure aurait peu de chances de succès. En revanche, aux Etats-Unis, porter plainte contre des dirigeants revient à incriminer aussi la banque et cela pourrait provoquer des coûts énormes. Cela n'est pas dans l'intérêt des actionnaires, ni même du pays. En outre, il faut tout de même rappeler que ces cadres ont reversé 70 millions de francs à UBS et que s'ils n'ont pas été punis juridiquement, ils doivent vivre avec une condamnation morale et cela n'est pas facile.

Comment se porte UBS actuellement?

La confiance revient. De la part des grands actionnaires et des clients. Mais, le chemin reste long pour retrouver le crédit perdu, surtout en Suisse où UBS a provoqué une déception à l'aune de la réputation dont la banque jouissait. Je m'emploie à restaurer l'image de la banque en me rendant personnellement à Londres, à New York, mais aussi dans les agences en Suisse pour expliquer notre nouvelle ligne de conduite. Car nous n'avons plus le droit de commettre de faute.

Propos recueillis par PIERRE MAYORAZ

L'INVITÉ

PHILIPPE NANTERMED VICE-PRÉSIDENT DES JEUNES LIBÉRAUX-RADICAUX SUISSES

Don d'organes: le devoir de choisir

A l'heure où j'écris ces lignes, en Suisse, plus de 1000 personnes attendent un cœur, un poumon, un foie, un rein. En 2009, 67 personnes sont mortes dans notre pays faute d'avoir pu bénéficier d'une transplantation. La Suisse est le deuxième plus mauvais élève en la matière. Des familles entières sont dans l'attente insupportable d'une bonne nouvelle qui, malheureusement, ne vient que trop rarement. La pénurie d'organes disponibles provoque dans le monde un des trafics les plus ignobles qui existe et donne encore une occasion à certains de nos semblables de rabaisser un peu plus la dignité humaine. C'est pourtant facile d'être donneur. Prendre une carte. Pourtant, par paresse, par manque de temps, par oubli, nombreux sont ceux qui n'ont pas encore franchi le pas alors qu'ils ne s'y opposent pas. Chacun est libre de disposer de son corps, c'est un fait. Chacun a le

droit d'être donneur ou de ne pas l'être. Mais s'il n'existe heureusement pas de devoir de donner, face à la pénurie, il y a un devoir de choisir: on est donneur ou on ne l'est pas. Si je peux concevoir que l'on puisse être réticent à faire don de ses propres organes, j'ai plus de peine à imaginer que l'on puisse être réticent à choisir.

Les moyens politiques existent pourtant pour augmenter sensiblement le nombre de donneurs. On pourrait, par exemple, inscrire sur les permis de conduire la volonté de son titulaire. En poussant la réflexion plus loin, le conseiller national Felix Gutzwiller propose une idée plus radicale: le consentement implicite. Plutôt que de disposer d'une carte de donneur, ceux qui ne veulent pas laisser prélever leurs organes devraient signer une carte de non-donneur. Cette proposition, aussi simple que le système actuel, aurait l'im-



mense avantage de sauver un maximum de vies. Personne ne serait forcé de participer à la survie de pères et mères de famille, il suffirait de faire connaître sa volonté d'y échapper. A contrario, celui qui ne s'y oppose pas serait réputé accepter. Je ne doute pas que cette proposition choque plus d'un, mais je suis persuadé que les mêmes qui s'offusquent pourraient changer d'avis s'ils devaient compter aujourd'hui sur un don. En attendant une percée politique, à quelques jours de Noël, toute personne qui ne s'y oppose pas peut se faire à lui-même et à toute la société un cadeau aussi gratuit qu'utile: prendre une carte de donneur. Un cadeau qui fera peut-être, dans des circonstances malheureuses, le bonheur d'une famille en attente d'un organe. Et qui sait, cette famille pourrait être celle de chacun d'entre nous.

LeNouveliste.ch

AUJOURD'HUI SUR L'INTERNET

Espace Magazine



Nos suppléments «Magazine» online enrichis de liens et d'informations. Actuellement: «Bouger hiver - Ski et après-ski»

► <http://mags.lenouveliste.ch>

Météo des neiges

Retrouvez la météo des neiges actualisée quotidiennement

► <http://neige.lenouveliste.ch>

Réseaux sociaux

► www.facebook.com/lenouveliste.ch

► www.twitter.com/lenouveliste

menuisier des rois

Il a reçu le chèque du 25^e anniversaire mardi soir à la halle polyvalente de Conthey.



Travail d'artiste dans le temple martignerein de la «haute couture» sur bois, où œuvre ici Jose Alves. ANDRÉE-NOËLLE POT



Daniel Fournier, un patron heureux... et primé! BITTEL



L'ébénisterie n'est pas un métier réservé aux hommes, ainsi que nous le rappelle Aurélie Perrin. ANDRÉE-NOËLLE POT



Travail sur plans, avec les techniciens François Roserens et Joseph Rupp. ANDRÉE-NOËLLE POT

Un encouragement pour les jeunes

SOPHIE DORSAZ

«J'étais déjà surpris et enchanté d'être nommé parmi les cinq entreprises concourant pour ce prix. C'est donc une énorme satisfaction que de le décrocher.» Car pour Daniel Fournier, patron et propriétaire de l'entreprise éponyme d'ébénisterie haut de gamme, la concurrence était rude. «Les autres entreprises semblaient plus connues que la mienne, c'est pour cela que je ne m'attendais pas vraiment à recevoir le Prix Sommet.» Pourtant, le jury et le public lui ont donné leurs voix.

Aujourd'hui, l'entreprise Daniel Fournier, dont l'atelier est basé à Martigny, réalise la majeure partie de ses travaux pour des hô-

tels, restaurants, casinos, boutiques ou clients privés dans toute la Suisse. Ses agencements sur mesure franchissent même les frontières du pays. Le Valais ne représente plus que 8% de son chiffre d'affaires. «Le soutien que j'ai reçu des Valaisans remonte peut-être au temps où je vendais des cuisines dans tout le canton. Les clients que j'ai satisfaits à l'époque m'ont probablement appuyé lors de ce concours», suppose-t-il. Et justement, la participation au Prix Sommet a permis à Daniel Fournier de redéfinir l'identité de son entreprise.

«Cette visibilité nous permet de montrer aux Valaisans notre évolution depuis l'époque où nous exposions des cuisines à la Foire du

Valais.» Depuis une quinzaine d'années, l'entreprise d'ébénisterie s'est spécialisée dans le luxe et fabrique exclusivement des pièces uniques. «Chez nous, chaque client a la certitude d'avoir un agencement personnalisé.»

Partir de rien et monter son entreprise

En dehors des bienfaits pour l'entreprise et de la motivation engendrée chez les employés, Daniel Fournier souhaite que l'attribution du Prix Sommet à son ébénisterie encourage la nouvelle génération à entreprendre. Fils d'ouvrier avant tout, il tient à rappeler qu'à ses débuts en 1974, il n'avait en poche qu'un emprunt

de 10 000 francs. Rapidement, il engage un ouvrier et un apprenti. Trente-six ans plus tard, il se retrouve à la tête de six succursales entre la Suisse et la France. «J'aimerais que les jeunes se rendent compte que si j'ai pu monter mon entreprise, ils peuvent également le faire.» A l'époque, il se voyait diriger une ébénisterie employant trois ou quatre ouvriers au maximum, en se cantonnant à sa région. «Mais les péripéties de la vie m'ont poussé à développer des compétences supplémentaires et à élargir mon domaine d'action.» Aujourd'hui, il espère donc que son parcours de vie éveillera la fibre entrepreneuriale de quelques jeunes Valaisans.

PUBLICITÉ

Joyeux Noël

du 23 novembre
au 31 décembre

30%

bijoux diamants signalés
CARAT



CARAT
Bijouterie

Centres commerciaux de Martigny-Manoir,
Monthey, Migros Brigue, Sierre, Viège, Zermatt

CARAT
bijoux & montres

Centre commercial Métropole Sion